

De la collecte à la mise en valeur

Martine Roberge

Numéro hors-série, printemps 2002

Paroles, Gestes et Mémoires : du folklore au patrimoine vivant

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/8076ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Éditions Cap-aux-Diamants inc.

ISSN

0829-7983 (imprimé)

1923-0923 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Roberge, M. (2002). De la collecte à la mise en valeur. *Cap-aux-Diamants*, 19–23.

DE LA COLLECTE À LA MISE EN VALEUR

PAR MARTINE ROBERGE

L'intérêt pour la conservation du patrimoine vivant n'est pas nouveau au Québec. Il remonte en effet au début du XX^e siècle, alors que l'on croit la culture française d'Amérique en voie d'extinction ou d'assimilation. Par définition, une culture est vivante lorsqu'elle se transmet d'un individu à un autre, d'une génération à une autre. Pour rendre compte de la vitalité de cette culture, on a entrepris d'en faire la collecte au moyen d'une méthode d'enquête. Faire la collecte du patrimoine vivant, c'est donc recueillir à l'aide de l'enquête orale des faits culturels basés sur l'expérience des individus, dont ils témoignent à partir des moments importants de leur vie, passée et actuelle.

LES PREMIÈRES COLLECTES

Les écrivains du XIX^e siècle sont les premiers à présenter dans leurs œuvres littéraires des éléments de la culture traditionnelle rurale. Sous la plume des Philippe Aubert de Gaspé père et fils, de Joseph-Charles Taché, de Louis Fréchette, d'Henri-Raymond Casgrain, d'Honoré Beaugrand, on trouve des anecdotes légendaires, des contes et des récits enjolivés qui

rendent compte des coutumes canadiennes-françaises. Cette littérature, qui s'inscrit dans le mouvement littéraire français du romantisme, est fortement teintée de nationalisme et fait office d'œuvre patriotique et nostalgique. Une même influence française est visible dans le cas de la chanson de tradition orale que Hubert LaRue et Ernest Gagnon recueillent et publient à la même époque. Déjà, derrière cette entreprise de sauvegarde plus ou moins consciente, pointe la menace de l'assimilation au fait anglophone. Jusque-là, on ne peut pas parler de collecte structurée; les écrivains colligent des notes personnelles dans leurs carnets au gré des rencontres et des observations. Ce matériel sert de canevas à leurs récits marqués par un style littéraire propre aux œuvres du terroir qui valorisent, entre autres, la vie rurale et le travail de la terre.

LE DÉBUT DES GRANDES ENQUÊTES

Avec Charles-Marius Barbeau, en 1910, anthropologue de formation, commence une véritable collecte «scientifique» des traditions orales encore vivantes. Ses premières enquêtes portent sur les contes et les chansons qui



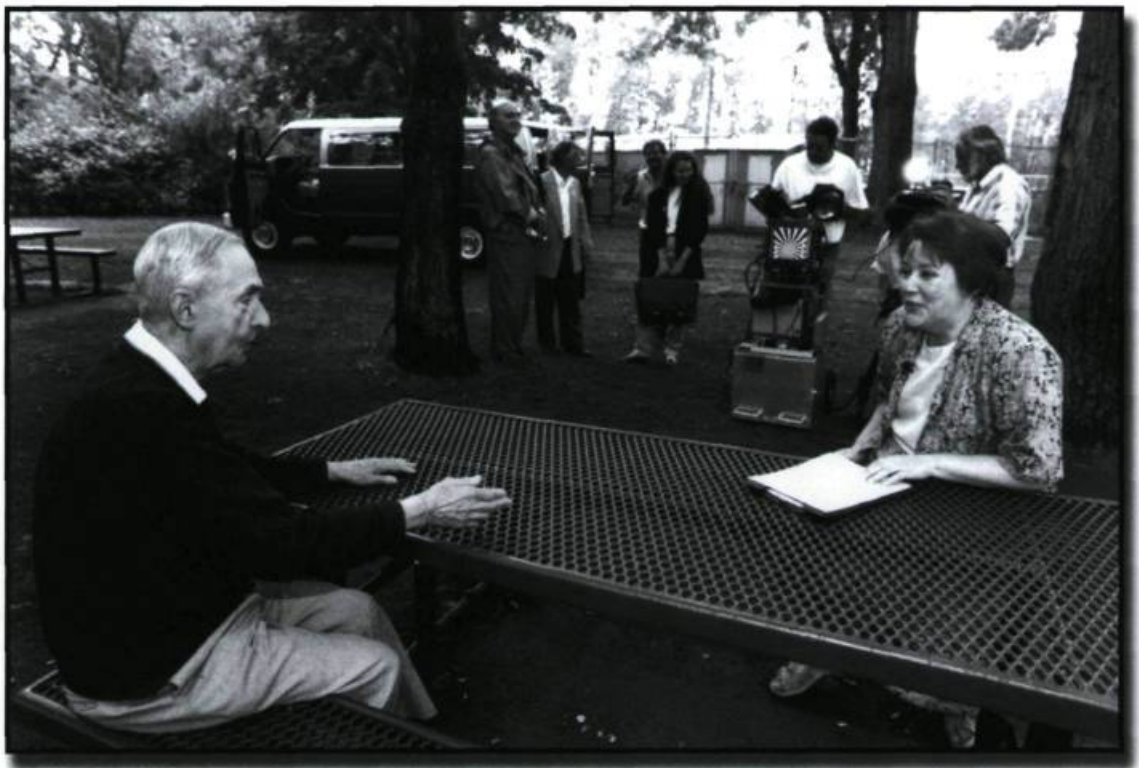
Des techniques de collecte de plus en plus modernes. (Fonds Martine-Roberge).

lui sont révélés par les populations autochtones du Québec qu'il étudie. Prenant conscience de la richesse de sa propre culture, Barbeau entreprend des collectes plus systématiques sur la tradition canadienne-française. Il sillonne le Québec, de Charlevoix à la Gaspésie, en passant par la Beauce. Outre la littérature orale, son intérêt pour d'autres faits culturels comme l'artisanat, les croyances, les coutumes et les arts populaires est grandissant. L'objectif du folkloriste est non seulement de sauvegarder la langue et la culture canadienne-française afin de préserver cet héritage collectif, mais il veut aussi les faire connaître. Il multiplie alors conférences, publications scientifiques, recueils de textes, articles, et s'investit dans divers événements culturels afin de mettre en valeur le fruit de ses enquêtes. Ce travail de pionnier a su insuffler à d'autres, folkloristes amateurs pour la plupart, le goût de recueillir des éléments de la culture populaire des Canadiens français. Édouard-Zotique Massicotte, Gustave Lanctôt, Adélaré Lambert sont parmi ceux qui vouent une grande partie de leur vie à la collecte du patrimoine vivant. Les travaux d'enquête de Barbeau sont conservés au Musée canadien des civilisations à Hull, anciennement le Musée national de l'Homme, pour lequel le folkloriste a travaillé toute sa vie. Archiviste au palais de justice de Montréal, É.-Z. Massicotte recueille près de 4 000 pièces, principalement des chansons, qui ont été versées à la bibliothèque municipale de Montréal.

DES TRÉSORS BIEN CONSERVÉS

À Québec, la rencontre de Luc Lacourcière avec Marius Barbeau, en 1939, est déterminante. L'intérêt de Lacourcière pour la littérature et la langue québécoises l'éveille très vite au folklore, c'est-à-dire à toute cette littérature populaire qu'on dit de tradition orale. Ce jeune professeur à la faculté des lettres de l'Université Laval fonde, le 28 février 1944, les Archives de folklore, à la fois chaire d'enseignement et centre de documentation. «Faire un inventaire scientifique et complet du folklore et rendre au peuple, dans l'avenir, une partie des biens qu'il nous a légués», tel était énoncé le souhait de Luc Lacourcière dans le plan-projet de la création d'une chaire de folklore. Dès les débuts, la chaire se donne un programme chargé qui comporte plusieurs volets. Il s'agit de créer un centre de documentation qui rassemble les sources imprimées canadiennes et françaises et les collections manuscrites relatives à la culture de tradition orale; d'organiser et de mener des enquêtes à travers toute la province selon un plan conçu et exécuté par le folkloriste français Arnold Van Gennep; de procéder à la conservation, à la classification méthodique et au traitement de tous ces documents sonores et manuscrits; d'instituer un enseignement composé de cours et de conférences afin de former des étudiants et des chercheurs; de diffuser ces trésors de notre patrimoine, notamment par des publications.

Enquête du Laboratoire d'ethnologie urbaine dans les jardins de Maizerets avec l'abbé Lucien Godbout pour un tournage vidéo. Photographie René Méthot. (Archives de folklore de l'Université Laval).



Jusqu'en 1971, les Archives de folklore contribuent à l'avancement de l'étude du folklore en assumant une triple vocation d'enseignement, de recherche et de conservation. Encore aujourd'hui, ces archives représentent le plus important fonds en Amérique du Nord sur la culture francophone. Après plus de 50 années d'existence, les Archives regroupent près de 1 500 fonds et collections privées représentant 10 000 bandes magnétiques qui totalisent plus de 8 500 heures d'enregistrement et près de 27 000 photographies et diapositives. Tous les documents conservés aux Archives, principalement sonores, sont pour la plupart le résultat d'enquêtes sur le terrain, c'est-à-dire des collectes réalisées par des étudiants, des membres du corps professoral, des chercheurs rattachés à l'Université Laval ou par des individus membres d'organismes extérieurs. Cette banque d'information comporte une collection exceptionnelle sur la chanson traditionnelle, le conte et les faits culturels comme les coutumes et les croyances populaires.

DES COLLECTES SYSTÉMATIQUES

Restreinte au départ, l'équipe des Archives de folklore est formée de Luc Lacourcière, de Félix-Antoine Savard, de Marius Barbeau, de Madeleine Doyon-Ferland et de Conrad Laforte. Ce sont principalement leurs enquêtes de terrain qui enrichissent le centre de documentation. Petit à petit, de nouveaux collaborateurs provenant de tous les coins de la francophonie nord-américaine - Louisiane, Maine, Manitoba, Ontario, Acadie - intègrent leurs travaux d'enquête et diversifient les champs couverts par les collectes. À l'instar du conte, de la légende, de la chanson et de la musique, on recueille des témoignages sur les métiers, les coutumes de la vie sociale ou domestique, les manifestations relatives aux fêtes et aux cérémonies, la culture populaire, etc. Ce n'est cependant qu'au cours des années 1960-1970 que se constitue de façon plus imposante la banque des enregistrements et des manuscrits. À cette époque, le folklore est bien institué par un programme d'enseignement et les étudiants inscrits sont invités à déposer systématiquement aux Archives toutes les enquêtes effectuées dans le cadre de leurs cours. Les grandes enquêtes monographiques et thématiques entreprises lors des recherches doctorales et de maîtrise enrichissent également les collections des archives et ces travaux comptent parmi les plus importants.

À force de former des générations de collecteurs et de chercheurs, nombreux à être



Des trésors de mémoire fixés sur des kilomètres de bandes magnétiques. (Fonds Martine-Roberge).

diplômés dans les années 1975, le mouvement des collectes se poursuit hors des murs de l'Université Laval par divers projets d'inventaire qui nécessitent des enquêtes sur le terrain. Ces projets sont subventionnés entre autres par le ministère de la Culture et des Communications (anciennement des Affaires culturelles) et par le ministère des Loisirs, de la Chasse et de la Pêche. Dans les années 1980, l'intérêt porte moins sur le patrimoine vivant, désormais supplanté par la «culture» dite matérielle. C'est l'époque notamment du macro-inventaire, vaste enquête extensive menée sur plusieurs années et réalisée par des dizaines de professionnels et d'étudiants qui ont parcouru l'ensemble de la province. L'examen de l'état de la collecte au Québec laisse par contre entrevoir d'autres expériences d'enquête systématique dont l'objectif est plutôt de recueillir la «mémoire collective». À dix années d'intervalle, deux projets d'envergure conduits dans cette perspective ont marqué une nouvelle façon de faire dans les collectes : le concours «Mémoire d'une époque» et le projet «Vivre sa ville : Québec au XX^e siècle» du Laboratoire d'ethnologie urbaine.

RECUEILLIR LA MÉMOIRE COLLECTIVE

De 1981 à 1984, l'Institut québécois de recherche sur la culture lance un grand concours populaire d'enquête à travers la province de Québec. Conçu d'après une idée originale de la sociologue Nicole Gagnon de l'Université Laval, ce projet d'histoire orale consiste à recueillir les récits de vie des Québécoises et des Québécois âgés de plus de 70 ans dans le but avoué de constituer un fonds d'archives orales pour des fins d'enseignement et de recherche. L'idée novatrice est de faire participer la population

■
Monsieur F.-X. Beaulne,
38 ans, violoneux
et danseur, rencontré
par Édouard-Zotique
Massicotte.
Photographie
Marius Barbeau.
(Archives de folklore
de l'Université Laval).



à la création d'un fonds collectif et d'un héritage à préserver, tout en démocratisant la collecte. L'inscription au concours suppose des équipes formées de deux personnes, un interviewer et un informateur. L'entrevue doit être enregistrée et même s'il n'y a pas de schéma d'entrevue comme tel à respecter, un cadre de référence général doit amener l'informateur à parler de ses souvenirs d'enfance, de son milieu familial, des événements de sa vie (études, travail, mariage, maladie, etc.) et de ses projets. Les entrevues sont jugées selon quatre critères : originalité, caractère personnel de l'informateur, cohérence de l'entrevue et qualité de la bande sonore. Les meilleurs récits de vie obtiennent un prix en argent, tandis que ceux qui ne sont pas retenus se voient décerner un certificat d'attestation de participation.

Après quatre années d'existence, le concours peut compter sur la participation de 902 équipes, totalisant environ 1 500 heures d'enregistrement. La durée moyenne des meilleures entrevues est de trois heures. Comme la plupart des interviewers ne sont pas spécialistes de l'entrevue, les résultats sont hétérogènes et il n'y a pas d'uniformité dans la méthodologie de cueillette des données. Ces enquêtes, qui n'ont pas fait l'objet de publications synthèses, sont néanmoins accessibles aux chercheurs depuis qu'elles sont versées aux Archives nationales du Québec, à Québec. Même si l'expérience ne s'est pas poursuivie, la participation au concours a favorisé le dialogue entre les générations tout en contribuant à la conservation et à la mise en valeur de la mémoire collective.

C'est dans le cadre d'une entente entre la Ville de Québec et l'Université Laval que se crée, en avril 1991, un laboratoire d'ethnologie urbaine qui a pour objet la réalisation d'enquêtes portant sur l'expérience urbaine. «Vivre sa ville : Québec au XX^e siècle» est le titre d'un vaste projet visant à recueillir des témoignages d'hommes et de femmes qui fréquentent et parcourent les espaces de la Ville de Québec, ses quartiers, ses rues, ses édifices, ses institutions, bref, un projet qui s'intéresse directement à l'expérience de ceux et de celles qui ont construit et façonné les systèmes urbains. De ce point de vue, la ville n'est autre que ses habitants. De juin 1991 à septembre 1995, près de 180 récits de vie et récits de pratiques ont été recueillis par une équipe d'une dizaine d'étudiants en ethnologie supervisée par Martine Roberge. Au terme de cette collecte, l'équipe de chercheurs a constitué un fonds considérable d'enquêtes représentant environ 800 heures d'enregistrement. On compte une moyenne de quatre heures d'enregistrement par informateur, quoique des témoignages exceptionnels comportent plus de douze heures. Conservé dans les meilleures conditions, le fonds du laboratoire d'ethnologie urbaine a été versé conjointement aux Archives de la Ville de Québec ainsi qu'aux Archives de folklore de l'Université Laval. Des publications thématiques ont aussi vu le jour au cours des cinq années d'existence du projet dans le but de mettre en valeur les témoignages recueillis. Les travaux du laboratoire ont produit notamment un ouvrage sur les ouvrières de la Dominion Corset à Québec, trois documents vidéo réalisés à partir du témoignage de l'abbé Lucien Godbout du Séminaire de Québec, un livre sur la radio à Québec de 1920 à 1960 et quatre mémoires de maîtrise. Le fonds est régulièrement consulté par des chercheurs intéressés à l'un ou l'autre des aspects relatifs à la vie urbaine au XX^e siècle dans le cadre de travaux d'exposition, d'émissions radiophoniques, d'articles de revue ou de thèses. Loin d'être exhaustive, cette collecte, effectuée dans un cadre de référence unique, a toutefois le mérite d'avoir jeté les bases d'une méthodologie d'enquête adaptée au milieu urbain qui met en valeur la singularité des résultats.

LES ARCHIVES À L'ÈRE ÉLECTRONIQUE

Ici et là, à l'université et dans divers organismes, des projets de collecte continuent d'être entrepris et leurs résultats rejoignent tôt ou tard des tablettes poussiéreuses ou des sous-sols humides. Au mieux, ils sont versés dans des centres d'archives. Ces trésors de mémoire collective fixés sur des bandes magnétiques n'ont rien d'un patrimoine «vivant»,

c'est-à-dire qui continue de se transmettre et de vivre par l'expérience humaine. Tout au plus, ces enquêtes constituent-elles des traces qu'il faut rendre accessibles, faire connaître et revitaliser dans la mesure où leur contenu intéresse toujours.

Par leur caractère unique, qui éclaire la culture sous ses formes coutumières, quotidiennes, pragmatiques, esthétiques ou expressives, passées et actuelles, les Archives de folklore sont une exceptionnelle source d'information pour une clientèle intéressée entre autres à l'ethnologie, à l'histoire, à l'anthropologie, à la linguistique et au folklore. Chaque année, divers chercheurs, amateurs et professionnels, intervenants des milieux artistiques, enseignants de niveau primaire, secondaire et collégial, représentants des milieux médiatiques, consultent cette immense banque de données et trouvent dans ce fonds des informations inestimables pour leurs recherches ainsi qu'une source d'inspiration pour leurs travaux respectifs. Afin de mieux répondre aux demandes et ce, à l'échelle mondiale, les Archives de folklore se sont associées, en 1999-2000, au projet de création d'un site W3 du Réseau de diffusion des archives du Québec afin d'offrir sur la toile une vitrine portant sur la culture francophone.

Soutenu par des professeurs et des étudiants du programme d'ethnologie de l'Université Laval qui ont souscrit à une campagne de financement visant à obtenir une aide gouvernementale du Fonds de l'auto-évaluation de l'information du Québec, le site Internet présente une série de 50 textes sur la culture traditionnelle et contemporaine. Ceux-ci s'inspirent directement des enregistrements et des manuscrits conservés aux Archives de folklore. Ces textes synthèses sont agrémentés de photos appartenant au domaine public provenant de divers centres d'archives québécoises ou de collections privées pour lesquelles les détenteurs ont libéré les droits de reproduction. En tapant www.rdaq.qc.ca, l'internaute accède au site par la rubrique *Coutumes et culture* où sont décrits tous les mois diverses traditions ou faits culturels comme l'Halloween et la Saint-Jean-Baptiste, les pratiques du tatouage et de la perforation du corps, les coutumes de la mi-carême ou celles des saisons à travers les âges, les initiations scolaires, les enterrements de vie de jeunesse.

LA COLLECTE EN DEVENIR

Cette courte énumération montre que les Archives de folklore ne comportent pas que des traces du passé lointain. Avec les années, elles ont constamment été actualisées par

des enquêtes et des recherches qui reflètent des préoccupations modernes, actuelles et contemporaines. L'apport des professeurs et des étudiants du Programme d'ethnologie de l'Université Laval y est pour beaucoup dans cette actualisation des données qui est d'ailleurs à l'image de l'enseignement. Dans le cadre de leurs travaux, ces chercheurs et futurs ethnologues pratiquent toujours l'enquête comme principal outil de cueillette des données ethnologiques qui se caractérisent par le fait qu'elles existent dans des témoins et se transmettent par eux.

Bref, le patrimoine dit vivant est toujours en action sous nos yeux et les méthodes d'enquête sont propices à les mettre en valeur. Des grands pans de notre présent demeurent cachés et attendent d'être révélés comme des faits culturels. Hâtons-nous de les recueillir et de convaincre tous les milieux de l'importance de continuer de les collecter et de déposer les résultats dans des centres d'archives disposés à les conserver dans les meilleures conditions. À défaut d'archiver pour mieux diffuser, créons des projets de collecte locale et régionale et multiplions les initiatives de mise en valeur du résultat de ces collectes. Nous contribuerons ainsi à maintenir vivante la culture d'ici. ♦

L'auteure désire remercier Carole Saulnier, responsable des Archives de folklore de l'Université Laval et vice-présidente du Réseau des archives du Québec pour sa précieuse collaboration.

Pour en savoir plus :

Louise Desautels. «Pas de repos pour les Archives de folklore», *Contact*, printemps 2001, Université Laval, p. 13-15.

Anne-Marie Desdoutis et Laurier Turgeon (dir.). *Ethnologies des francophones de l'Amérique et d'ailleurs*, Sainte-Foy, PUL, 1997, 351 p. (Coll. «Ethnologie des francophones en Amérique du Nord»).

Jean-Claude Dupont et Jocelyne Mathieu. *Ethnologie : au carrefour des sciences humaines*, dans *Québec 2000* (sous la dir. de Robert Lahaise), Montréal, Hurtubise, 1999, p. 120-144.

Martine Roberge. *Enquête orale : trousse du chercheur*, Service des ressources pédagogiques, Université Laval, Sainte-Foy (Québec), ©Laboratoire d'ethnologie urbaine, 1995, 85 p.

Carole Saulnier et Céline Savard. «Les archives de folklore de l'Université Laval», *Cap-aux-Diamants*, n° 31, automne 1992, p. 30-33.

Site Internet : www.rdaq.qc.ca

■
Martine Roberge est ethnologue consultante et chargée de cours en ethnologie à l'Université Laval.